

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Premier jour **Première séance plénière**

Naïm Kattan, Olga Andreyev Carlisle, François Hébert and Edmond Jabès

Volume 23, Number 4 (136), July–August 1981

Le sacré, la littérature et le profane

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29953ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kattan, N., Carlisle, O. A., Hébert, F. & Jabès, E. (1981). Premier jour : première séance plénière. *Liberté*, 23(4), 5–38.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Premier jour :
Première séance plénière

(le lundi 16 février 1981, seize heures)

Président d'assemblée :

JACQUES FOLCH-RIBAS

Communications de :

NAÏM KATTAN (QUÉBEC)

OLGA ANDREYEV CARLISLE (U.S.A.)

FRANÇOIS HÉBERT (QUÉBEC)

EDMOND JABÈS (FRANCE)

COMMUNICATIONS

NAÏM KATTAN

Le monde est une énigme, dit Faust, et il suffit de la percer pour détenir le pouvoir, dominer le mécanisme qui nous fait mouvoir. Et s'il ne saisit que du vent, des vêtements désertés par les corps qui les habitaient, la chair s'évanouissant dans l'invisible, c'est que le mécanisme n'était pas le bon. Un nouveau Faust repart à la recherche du secret définitif et il n'aura de repos qu'une fois son exploration terminée. Sait-il que ce qui importe vraiment est cela justement, le repos? La Bible le répète et y revient fréquemment. Dieu a créé le monde en six jours et le jour le plus important, celui qu'il a sanctifié est le Chabbat, quand il s'est arrêté. Et les Écritures ne cessent de nous rappeler: le jour du repos c'est le plus grand, l'ultime cadeau que Dieu a offert à l'homme.

L'arrêt, qui n'est pas forcément synonyme de repos, puis la reprise, le recommencement, voilà les deux pôles entre lesquels nous oscillons : le sacré et le profane.

Changer le monde, le recréer, le refaire afin d'exercer pleinement une souveraineté : voilà la tentation et l'entreprise de l'homme occidental. Cela commence par la séparation du sacré et du profane. Même si le Christ a proclamé qu'il faut laisser à César ce qui est à César, cela ne va pas sans peine. La guerre entre l'Église et l'État a sollicité l'énergie des Chrétiens pendant des siècles. C'est que l'Église, institution exerçant un pouvoir, s'est vue elle aussi partageant le domaine de César. Cette séparation a eu des conséquences profondes et durables. La souveraineté divine était proclamée et les prêtres, dotés du pouvoir sacerdotal, exerçaient leur empire sur les hommes aux côtés des princes et des rois.

Le judaïsme a suivi une autre voie dans l'établissement de la frontière entre le sacré et le profane. Tout est profane au départ, mais il suffit d'un rappel, d'une proclamation pour que la présence de Dieu vienne sanctifier la nourriture, le corps et chacun des gestes du quotidien. L'espace appartient à Dieu et n'est sanctifié qu'aux moments où une communauté se réunit pour dire la parole divine et c'est le verbe réitéré qui affirme la domination du sacré. Le lieu n'est que passage, autant que la voix de l'homme qui s'y élève. Seule est permanente la parole divine inscrite dans le cœur et l'esprit. Le Dieu juif est maître du temps. Il intervient dans l'Histoire, participe à l'action, se mêle à l'événement. La sortie d'Égypte est un rappel de tous les jours. Plus, ce Dieu partage le temps et, pour préserver le quotidien de l'oubli, il sanctifie le repos.

Quand ils ont exercé le pouvoir, au cours de l'histoire, les souverains juifs butaient contre cette constante présence du divin et s'ils succombaient à l'orgueil du pouvoir, les prophètes étaient là pour en rappeler les limites et les leurres.

L'Islam a choisi l'Histoire comme champ d'action. Au départ intemporelle, l'énergie de l'homme aboutissait à la fondation des empires et était par conséquent condamnée à la dégradation puis à la faillite. Dans le judaïsme et l'Islam, la conjonction du temps et de l'espace se mue en parole. Le monde est une loi (Torah) et une lecture (Coran). Cette loi et cette lecture sont la parole de Dieu. Au départ, la parole et le sacré se rassemblent

et si, dans le quotidien, la frontière entre le profane et le sacré est bien tracée, la parole est l'instrument de transformation, le lieu de mutation où le profane devient le sacré. Tout le reste est commentaire et explication. Il est évident que le poète qui décide de sa parole et qui propose une interprétation dérange et il est par conséquent compréhensible que Mohammed le traite de menteur. Dans le judaïsme et l'Islam, à moins qu'elle ne soit exégèse, commentaire, chronique ou éloge, la littérature est transgression. Cela explique l'absence du roman et du théâtre dans les littératures arabe et juive, qui n'ont fait leur apparition qu'à une date récente, sous l'impulsion de l'Occident.

Tout autre fut l'héritage occidental. Le christianisme a absorbé une longue tradition hellène et latine. Le point de départ n'est pas fixe. Nous ne sommes pas en présence d'une parole divine, précise et immuable. Les dieux sont descendus sur terre, et mythe et histoire sont liés par la narration. La ligne de partage entre le sacré et le profane n'est pas visible. Elle peut être tracée mais elle n'est pas évidente. Cette imprécision donne lieu à l'ambiguïté et l'écrivain est appelé à la démêler.

Existe-t-il un rapport direct entre cette zone grise et la naissance de la littérature ? Sûrement, même si ce n'est pas le seul élément ni même le plus décisif. Le christianisme occidental a doté le prêtre d'un rôle bien différent de celui du rabbin et de l'imam. Ces derniers sont des enseignants et des guides. Le prêtre est le représentant direct de Dieu. Son pouvoir est sacerdotal. Il proclame le sacré et absout la transgression. Sans doute, on peut référer à l'incarnation pour l'expliquer mais on peut remonter plus loin dans l'histoire. Les dieux grecs étaient présents dans le quotidien et surtout, en ce qui nous concerne, ils étaient les sujets et les moteurs de l'action dans la littérature. L'autorité ecclésiastique, dans le christianisme, décide du partage entre le licite et l'interdit. Le profane est reconnu mais c'est à l'autorité d'en délimiter les frontières. Et surtout, c'est à l'Église que revient la tâche d'interdire toute mise en question flagrante de son rôle et de son enseignement. Comme de juste, c'est à l'intérieur même de l'Église que naissent les tensions et les dissidences. Souvent, des membres de l'Église prenaient les libertés les plus grandes dans une mise en scène littéraire du monde profane. L'écrivain était certes un clerc et il pouvait, à l'intérieur de l'institution du pouvoir, définir son domaine et, cherchant la liberté

pour s'y mouvoir, tenter de l'élargir. Pour ce faire, il pouvait chercher parmi les souverains temporels des alliés. Il était appelé alors à les divertir et se trouvait parfois réduit au rôle d'amuseur. Ou bien il était un hors-la-loi, un marginal. De Rabelais à Racine en passant par Villon, et de Milton à Shakespeare, les lignes de partage sont celles-là mêmes que nous constatons aujourd'hui sauf que le vocabulaire a changé et que l'on donne des noms différents aux rôles et aux fonctions.

Si le rapport entre le sacré et le profane fait problème en Occident c'est que la frontière qui les sépare n'est pas fixée par une loi. Judaïsme et Islam prescrivent la nourriture que l'on peut consommer et celle qui est interdite, indiquent les jours de fête et de jeûne, découpent le jour en heures de travail et de prière. Le Christianisme occidental laisse ce soin à César et au prêtre. La loi n'étant pas écrite, il incombe à une autorité supérieure de la formuler et de la reformuler. Le clerc n'est pas uniquement appelé à expliquer et à interpréter la loi : il lui revient de la formuler. Alors que le prophète juif ou le poète soufi n'ont de pouvoir vis-à-vis du prince que celui de s'opposer à la manière d'appliquer ou de ne pas appliquer la loi, le clerc chrétien obéit à une hiérarchie qui a le pouvoir de changer cette loi.

Avatar de clerc ou clerc lui-même, l'écrivain occidental peut hésiter entre le rôle de prince et celui de prophète et peut même aspirer à remplir les deux en même temps. Et pour reprendre les termes utilisés par Arthur Koestler voici trente ans, il est yogi et commissaire. L'histoire intellectuelle de l'Occident peut être résumée par l'effort du yogi, prophète, penseur, philosophe ou clerc, de contrôler le prince, de préparer le terrain pour le commissaire, d'établir la légitimité de son pouvoir et de lui fournir les formules et le vocabulaire pour asseoir et affirmer cette légitimité. Souvent, la tentation de se substituer à lui est si grande qu'elle devient irrésistible. Le prophète au pouvoir ! Et on est accablé du pire commissaire.

Il est certes difficile de tracer les frontières du profane. Délimiter le domaine du sacré est le jeu de tous les yogis qui se veulent commissaires. Ils détiennent alors le pouvoir de la définition et de la pratique. Si dans le judaïsme et l'Islam le théologien et le penseur religieux n'ont de fonction que celle d'interpréter et d'expliquer une loi immuable, en Occident, où la loi est confiée

au prince, le théologien peut aller au-delà de l'explication, de l'enseignement du Christ. Il en tire les conclusions pratiques, il légifère. Dès lors la question se pose, le sacré est-il le religieux et le religieux une théologie ? Cette question est liée à celle de la construction du temps. Pour l'Occident le Messie est venu. Tout messianisme occidental est un retour ou un nouveau départ. Dans le judaïsme, le Messie est la fin de l'attente. Aussi, Chabatai Zwi est un faux messie. Marx, juif converti par son père, est un nouveau messie. Reniant le judaïsme et cherchant à renverser une tradition chrétienne tout en tentant de s'y inscrire, il est appelé, nouveau messie, à faire table rase de ce qui l'a précédé, à nier le bien-fondé de tout ordre spirituel existant et à établir une nouvelle légitimité en proposant de nouvelles formules et un nouveau vocabulaire.

Dès que les frontières entre la définition et l'interprétation sont oblitérées, celles qui séparent le sacré, le religieux et le théologique tombent dans l'imprécision et l'ambiguïté. Des théologiens, gardiens de la loi et ses humbles serviteurs, se voient haussés au rôle de ses instituteurs et se transforment en fondateurs de royaumes.

Depuis des générations la théologie qui prend parfois le nom d'idéologie occupe toute la place dans la pensée régnante en Occident. Le religieux, et encore davantage le sacré, voient leur territoire reculer, s'amoinrir. C'est bientôt le domaine du privé, puis celui, souvent clandestin, du foyer.

Comme il avait séparé, dans la confusion, le sacré du profane, l'Occident a distingué, dans une confusion semblable, le privé et le public. Dans cette société sans tradition religieuse et théologique, sans longue histoire de tension entre princes et prophètes, clercs et laïcs (je veux parler de la société américaine), on a privilégié l'individu et mis de l'avant le privé. Il a suffi de quelques générations pour que le commerce s'empare de ce domaine privilégié et voici toute une industrie qui envahit l'expression du rapport de l'homme avec le monde, pour en faire un divertissement. Des films à grand budget aux livres à grand tirage, la confusion s'est installée entre l'expression et sa consommation pour ne pas parler de son exploitation. Le repos, cet espace d'arrêt et de reprise est devenu une quête désespérée de l'oubli. Être ailleurs, se divertir par l'image et le mot de l'être.

Le repos s'est transformé en produit que l'on consomme pour le repousser, l'écartier, le nier.

Pris entre l'idéologie et le commerce, avatar du théologien et du bouffon, l'Occident qui s'impose au monde par sa réussite technologique, n'a pas fait taire l'appel du sacré ni n'en a effacé la présence.

Dans les interstices des esclavages, affrontant les appels assourdissants à la prise en charge, des voix douces, puissantes par leur persistance, dérangent un ordre qui ne finit pas de s'établir. Pour certains, il n'y a là que nostalgie, forme sournoise de démission et d'évasion. Pour d'autres, c'est l'attente du repos et la marche vers un temps autre, une négation de l'oubli.

En Orient, le sacré étant la parole donnée, la littérature, quand elle n'est pas transgression, est réitération et, au mieux, éloge. Kabbalistes et soufis, de manière différente, ont, par une obéissance totale à la parole, en creusant son fondement, interrogé le sens, découvrant l'intériorité dans le verbe lui-même et, dans le cas des soufis, en chantant la splendeur du nom, élargi les frontières de l'éloge pour aboutir, inconsciemment, à l'invention du verbe, à force de réitération. En cela, leurs adversaires théologiens n'avaient pas entièrement tort de les taxer d'hérésie.

Aujourd'hui, Edmond Jabès tente de renouveler les préceptes et se situe aux confins de la formulation. Avant lui, Gibran, se situant à un autre niveau, appartenait par son christianisme à l'Occident, où sa voix, banalisée, se fait toujours entendre.

L'absence de la parole fondatrice, péremptoire et immuable a laissé, en Occident, un territoire incertain où la présence du sacré éclate ou du moins se laisse deviner. De Dante à Goethe, la voie est restée ouverte. La quête de la parole, de la parole fondatrice n'a jamais abouti à la formulation de la loi. Cette fonction a été accaparée par les théologiens, alliés naturels, même quand ils en sont les concurrents, des princes.

Le besoin de comprendre s'est perdu dans l'explication, marchepied du pouvoir et du contrôle. Le progrès n'a pas suivi une voie royale mais a buté aux impasses et a même donné lieu à des débâcles. La technologie la plus avancée n'est pas une sauvegarde contre la régression dans la barbarie. L'incertitude exacerbe la rage de l'explication. L'avenir est découpé en morceaux et des choix sont offerts. Et, en attendant, la vie est consommée dans la frayeur et la perte. Le non-vécu est englouti dans le loi-

sir transformé, par une nouvelle technologie, en une industrie de l'oubli.

Des voix de plus en plus fragiles, réduites à l'inaudible, persistent. Elles nous rappellent que nous sommes toujours au seuil, le seuil du sacré. Entre la formule et la célébration, le territoire inconnu et interdit ne vit que par l'éclat et ils sont toujours là ceux qui cherchent à l'accueillir et à le recueillir. Nous sommes loin du temps des définitions et des explications. Et il n'est pas question d'un recueillement devant l'inconnu. Nous sommes partis à la rencontre de la face, la présence. Tout commence par l'apprentissage de dire le nom et de le répéter. Et si Dieu n'était qu'une invention ? Nous savons que le monde n'a pas de fin mais qu'il s'arrête. Au seuil du territoire autre, c'est le repos ou l'oubli. Comme au septième jour, il s'agit de sanctifier le non-faire, même si Dieu n'est qu'une hypothèse.

La littérature qui aborde le seuil est celle de l'essentiel. Comme on a confondu la théologie avec la religion et le religieux avec le sacré, la littérature est devenue un appendice de la théologie, la matière première de l'industrie du divertissement et, au mieux, un reflet du religieux. Le sacré a fini par apparaître inefficace, donc futile. L'écrivain, a dit un prince contemporain, est un ingénieur de l'âme. Autrement dit, un technicien. On lui fournit le mode d'emploi et il se met au travail. Chemin faisant, le repos est sacrifié. La littérature est l'empire du septième jour, espace de l'arrêt et de la reprise. Le septième jour n'est point celui de l'inefficacité et de la futilité. C'est celui qui compte le plus.

OLGA ANDREYEV CARLISLE

Je veux dire quelques mots sur la littérature russe, qui est mon domaine d'études et au sein de laquelle j'ai été élevée, et livrer quelques réflexions assez impressionnistes sur les rapports de l'écrivain russe et du sacré, du divin.

Pour des raisons probablement historiques, peut-être géographiques, la littérature russe ne s'est vraiment formée qu'au dix-neuvième siècle ; elle a été précédée par plusieurs siècles de littérature liturgique et religieuse, et les écrivains russes ont toujours dialogué avec Dieu. Ils n'ont, dans ce sens, eu aucune modestie ; tout ce qui fait la grande littérature russe a toujours été,

depuis le début jusqu'à Soljenitzyne, une interpellation de Dieu, un dialogue avec Dieu, un essai de découverte de Dieu.

Et bien sûr, dans ce contexte, c'est le nom de Dostoïevsky qui a le plus d'importance. Il a contribué à former non seulement la sensibilité russe, mais aussi celle de l'Occident. Dostoïevsky, dans les grands mythes religieux qu'il a exprimés, (ceux de la légende du Grand Inquisiteur, le défi d'Yvan Karamasov à Dieu, le personnage du prince Muichkine qui est une réincarnation peut-être du Christ), a inspiré Sartre, Camus, et la littérature française contemporaine notamment.

On peut penser qu'un écrivain comme Dostoïevsky a eu une espèce de pressentiment du cataclysme que les idées religieuses russes (et aussi leur réaction anti-religieuse) allaient provoquer sous la Révolution. On retrouve chez lui des passages qui font penser qu'il avait une espèce de clairvoyance, n'est-ce pas, qu'il prévoyait l'avenir de son pays ; il avait vu la catastrophe mondiale de la Révolution, la catastrophe culturelle et religieuse qu'elle allait représenter dans toute son ampleur bien avant qu'elle ne se produise.

Cette catastrophe n'a pas empêché la littérature russe de rester toujours en contact avec l'idée du sacré. Les grands artistes de la Révolution russe sont représentés à tort comme étant des athéistes ; Kandinsky, Blok ou Pasternak étaient très absorbés par les idées mystiques et religieuses de leur époque. Il y a eu un effort conscient et très énergique pour démystifier et laïciser la littérature russe, sous le régime soviétique, lors de l'introduction du réalisme socialiste. C'est Blok qui a présenté l'écrivain comme l'ingénieur des armes, si je ne me trompe. Il faut dire que cette tentative de laïcisation n'a eu aucun succès. Il n'y a pas de littérature actuelle qui soit aussi préoccupée par les idées religieuses que la littérature russe dissidente.

Je voudrais parler très brièvement de trois écrivains russes contemporains qui ont chacun ou qui ont eu, dans le cas de Pasternak, un rapport avec le divin très particulier qui illustre le fond de dogmatisme de la culture traditionnelle russe. J'ai eu le bonheur de faire la rencontre de Pasternak juste avant sa mort ; j'ai eu un certain nombre de conversations avec lui. Nous n'avons pas parlé de questions religieuses ; nous avons surtout parlé de littérature et de ses premiers poèmes qu'il rejetait à mon grand chagrin, parce qu'à ce moment-là il venait de publier *le*

Docteur Jivago, et qu'il voyait toute sa destinée littéraire et humaine dans ce livre.

Ses poèmes des premières années, qui sont des poèmes absolument magnifiques en russe lui apparaissaient, à l'époque, comme des jeux futuristes ; ils lui semblaient manquer de profondeur ou manquer de sentiments religieux. Nous avons eu à ce sujet un certain nombre de discussions. Mais il faut dire que *le Docteur Jivago* est effectivement un livre qui a joué un rôle très important, à la fois historique et religieux. Pasternak s'est placé d'emblée au centre de la littérature occidentale par ce livre, qui présente une étude très exacte des conditions, des circonstances et de la personnalité, disons, de formation chrétienne qui est placée dans des conditions d'adversité et de souffrance extrêmes, n'est-ce pas, par la Révolution, la Guerre Mondiale.

Pasternak n'avait pas particulièrement l'intention de faire un ouvrage d'inspiration religieuse quand il a commencé ce roman ; mais il a travaillé, je crois, une vingtaine d'années à ce livre où sous l'érosion des années, de la souffrance, de tous les malheurs qui ont envahi la Russie, les thèmes religieux ont peu à peu émergé et se sont cristallisés. Et ils trouvent leur plus belle expression dans les poèmes qui, n'est-ce-pas, accompagnent le roman ; des poèmes à la fois très simples et très lyriques, très réussis et profondément religieux. Le livre entier constitue une espèce de monument à la culture du dix-neuvième siècle : culte de la compassion, culte de la tolérance, certaine dose de religiosité, une grande ouverture sur les cultures autres que la culture russe qui, malgré les désastres, n'est-ce-pas, qui se produisent, existe quand même et garde son humanité. Le docteur Jivago, à la fin du livre, a survécu et est devenu héroïque.

Un autre écrivain qui est aussi d'inspiration religieuse (mais beaucoup moins connu que Pasternak), s'appelle Andréi Siniavsky ; il habite maintenant à Paris. Il a publié en Occident un livre qui s'appelle *le Procès commence*, qui est une espèce de satire assez lourde de la société soviétique actuelle ; c'est un livre qui n'est pas particulièrement religieux, qui fait penser peut-être un peu à Kafka, en moins inspiré. Siniavsky a commencé par avoir une double personnalité ; il a publié ce livre en Occident sous le pseudonyme de Tec, et après un procès tapageur et qui n'a rien fait pour aider au prestige des autorités soviétiques, Tec a été condamné à sept ans de camp. (Il n'en a servi que cinq et

ensuite, on lui a permis d'émigrer en France. Actuellement, il enseigne la littérature russe à la Sorbonne.) Mais au cours de ses cinq années passées dans les camps, Siniavsky a écrit des lettres à sa femme qui constituent ce qui est certainement son chef-d'œuvre ; ça s'appelle *Une voix dans le chœur*, et c'est un ouvrage qu'on peut presque appeler un livre pieux, où l'écrivain (qui n'est pas spécialement, n'est-ce-pas, religieux ni passionné de questions religieuses), découvre peu à peu un sens religieux à la vie au contact des épreuves du camp, des conditions épouvantables qui y règnent, et des forçats et des prisonniers de droit commun avec lesquels il vit.

C'est certainement un livre qui restera dans la littérature russe. Certainement le chef-d'œuvre de Siniavsky ; et nous avons là un autre aspect de la religiosité littéraire russe actuelle où c'est le concret, la vie quotidienne qui inspire des idées religieuses à l'écrivain. Il faut croire que le renouveau religieux qui existe, qui prend place actuellement en Russie est inspiré justement par des sentiments similaires à ceux qui ont animé Siniavsky quand il a écrit son livre.

Un autre écrivain russe enfin a un rapport avec Dieu qui est tout à fait différent : je veux parler de Soljenitzyne.

Il est parti d'une certaine humilité, d'un sens de la compassion que l'on trouve dans *Une journée d'Yvan Denissovitch*. Yvan Denissovitch est certainement l'un des personnages les plus touchants de la littérature contemporaine russe ; c'est un Zec, c'est un prisonnier politique, paysan sans aucune culture et sans aucune faute qui est arrêté à la suite d'événements qui le dépassent. (Je crois qu'en l'occurrence son crime a été d'aider à faire des espèces de décorations en imprimant sur des nappes ou des draps des motifs folkloriques, et de les vendre. C'est un crime, n'est-ce-pas, dans l'état soviétique actuel pour une personne privée de vendre quoi que ce soit, et c'est ce qui vaut vingt-cinq ans de camp à Yvan Denissovitch.)

Et c'est une œuvre, n'est-ce-pas, qui a joué un très grand rôle historique en Russie, dans le sens que ça a été la première et presque la seule fois où l'existence des camps soviétiques a été proclamée publiquement. Alors, ça a ouvert toutes sortes de portes à des prises de conscience et à des opinions politiques sur le régime soviétique, dont celui-ci ne s'est pas encore remis d'ailleurs.

Tout le monde connaît la carrière de Soljenitzyne ; mais ce qui est intéressant chez lui, c'est que ses rapports avec le divin ont évolué à mesure que sa réputation et sa puissance temporelle ont augmenté.

À présent, Soljenitzyne ne s'intéresse plus aux humbles ; il a l'ambition de recréer pour la Russie une nouvelle société qui serait religieuse, il se voit comme le glaive de Dieu. Dans son livre le plus récent, *le Chêne et le veau*, il n'hésite pas à proclamer qu'il est, n'est-ce-pas, prophète ; que Dieu l'a choisi comme son glaive et que désormais, ses recommandations politiques et sociales temporelles doivent être prises avec le plus grand sérieux.

Alors, il a publié un certain nombre de textes politiques d'inspiration religieuse, où il propose de façon assez utopique un nouvel ordre social et religieux pour la Russie, un ordre où le pouvoir temporel serait aux mains d'un conseil religieux ou d'un conseil de sages ; mais enfin il n'y a là aucune provision pour les libertés acquises par l'Occident au dix-huitième siècle, aucune protection des droits dits naturels, aucun équilibre des pouvoirs. La Russie doit revenir au dix-septième siècle, redevenir une théocratie et vivre selon un ordre moral d'inspiration religieuse.

Chose intéressante, à mesure que ces idées sont devenues plus puissantes chez Soljenitzyne, son inspiration littéraire s'est affaiblie. Il est devenu plus polémique, moins compatissant, et on peut se demander si ce passage de la littérature au dogmatisme religieux est un phénomène, n'est-ce-pas, favorable à sa création littéraire ; l'avenir le montrera.

Mais enfin, je voulais simplement dire ces quelques mots pour montrer à quel point dans un état où, depuis soixante ans, la religion est interdite, toute l'inspiration littéraire est marquée par les thèmes religieux.

FRANÇOIS HÉBERT

Ce qu'est le Diable, ce qu'il fait, ce qu'il veut, je ne le sais pas très bien. C'est pourtant de lui que je veux essayer de parler, un peu en théologien amateur, et dans ses relations avec quelques œuvres littéraires modernes.

Si le Diable existe, peu importe que j'y croie ou non. Il continuera d'exister, indépendamment de ma foi ou de mon scepticisme. Les apparences jouent en sa faveur, ses images sont nombreuses. Je fais le pari de Pascal en l'appliquant au Diable : je parie qu'il existe. Cela vaut mieux, de la même façon que si c'est la guerre et qu'on n'en a pas de preuve, comme dans *le Désert des Tartares* de Buzzati, il vaut mieux affirmer l'existence de l'ennemi et fabriquer des armes.

Comparaison qui suppose que le Diable est un ennemi, ce qui resterait à prouver. C'est en tout cas l'avis commun, qui lui attribue la responsabilité des cataclysmes cosmiques comme des drames personnels, qui l'imagine dans les coulisses de toute tragédie, ricanant des malheurs des pauvres humains et tirant ces derniers à lui, vers le bas, le feu, les supplices, le versant sombre de l'éternité. Le sens commun est manichéen et Goethe le satisfait quand il donne à Dieu la jeune et simple et pure Marguerite, et abandonne à Méphistophélès l'être complexe et corrompu qu'est le vieux Faust. D'un côté le bon grain, de l'autre l'ivraie.

Est-ce que les choses sont aussi simples ? J'aime que le Hongrois Mario Brelich ait tenté, dans *l'Oeuvre de trahison*, de réhabiliter Judas, en qui il voit Satan et grâce auquel la Rédemption devient possible. Souhaitons avec Brelich que s'institue la satanologie, dont il trace les prolégomènes. En attendant, remarquons que Satan est celui qui nie ; il est l'opposant fondamental, archétypique aux projets de Dieu. Il n'est pas l'égal de Dieu, mais presque. Dans ce *mais presque* gît toute l'ambiguïté du Diable, sa force comme ses faiblesses. Il faut le situer quelque part entre l'homme et Dieu, et se déplaçant presque à sa guise sur cette échelle. Satan est enchaîné dans le dilemme : monter ou descendre. Sans doute veut-il principalement descendre vers nous et nous pousser encore plus bas que lui, en prenant pour ainsi dire appui sur nous, pour remonter et reprendre sa place aux cieux. C'est un ange déchu. Nombre de héros mythiques subissent un sort analogue au sien lorsqu'ils tentent de s'opposer à Dieu : les gens de Babel, Prométhée, la femme de Loth, etc. Le Popol Vuh nous apprend qu'il en faut, des ruses, pour nous hausser au niveau des dieux. Au fond, Satan n'est qu'un homme, sauf qu'il a une longueur d'avance sur nous ; et quand nous le prions — et nous le prions quand nous le craignons — c'est que nous avons une dent contre Dieu.

Satan serait donc un médiateur. Pour certains, c'est un méchant, le méchant des méchants. Je trouve plus intelligent de l'imaginer bon, utile, voire salubre. Pourquoi même ne pas l'aimer ? À condition de l'aimer comme lui il nous aime : froidement, machiavéliquement, lucidement, hypocritement. S'il se sert de nous, servons-nous de lui, comme on se sert d'un adversaire aux échecs pour gagner. Satan est fort, volons-lui son pouvoir.

Je m'empresse de préciser que si c'est là une option intelligente, il y a mieux : il y a Dieu, qui est encore plus fort. Ce n'est pas une profession de foi, c'est une hypothèse que j'essaie de formuler, un peu à la façon du détective de Brelich, ce Dupin vieilli que Brelich lui-même a emprunté à Edgar Poe.

Il faut être rigoureusement logique. Si Satan est le Grand Négateur, il convient qu'à la fin, il se retourne contre lui-même ; et s'il devient ainsi, en dernier lieu, la négation de la négation, il s'insère ainsi parfaitement dans le plan de Dieu, comme une sorte d'excroissance interne, si je puis dire, de cancer fictif, de preuve de la vie par la mort, du blanc par le noir.

Assez de pseudo-théologie et concluons cette première partie de ma communication. Le pape Jean-Paul II, quand il dit que Satan est revenu sur terre, j'ai envie de le prendre au sérieux, malgré les rires et les haussements d'épaules de millions d'athées et de chrétiens blasés. Bernanos l'avait senti, Malraux l'a dit, et Soljenitsyne le sait. Et je me dis qu'une difficile mais passionnante enquête pourrait être menée sur les agissements de Satan, et qu'un excellent terrain pour la mener serait la littérature.

*

Un premier corpus pourrait être constitué des littératures dites marginales : la fantastique, le roman policier, la science-fiction, où l'on trouve systématiquement la présence des forces du Mal, qui sont plus ou moins puissantes ou subtiles ou révélatrices du plan global de Satan. Dans quelle mesure ce dernier se cache-t-il sous les traits de l'Ombre jaune de Henri Vernes, ou dans la barbe de Bluto, le vilain qui harcèle Popeye, l'homme aux épinards magiques ? Et Astérix a sa potion magique, arme disproportionnée contre des Romains sous-estimés. Dans la para-littérature, les bons gagnent toujours. C'est une question de sous, bien sûr : tout le monde est pour la vertu, contre le vice.

Aussi la meilleure littérature, en cet âge des best-sellers, a-t-elle toute la peine du monde à nous rejoindre. Que Martin Gray ait survécu à quelques fléaux, tant mieux pour lui, mais tant pis pour nous : nous sommes condamnés à nous faire rebattre les oreilles de son message optimiste. C'est ce que demande la foule. Je ne la méprise pas. D'ailleurs, elle n'apprécie l'optimisme que s'il renaît des cendres d'impressionnants désastres. Elle aime aussi Nosferatu, King Kong, l'étrangleur de Boston, et en général les films de catastrophes, et la pornographie, qui est l'amour satanique, celui des seuls corps, loin de l'amitié et de la tendresse.

Quand elle conclut, la meilleure littérature conclut souvent à la victoire des forces du Mal sur celles du Bien : elle nous avertit. À cet égard, l'œuvre de Malraux est exemplaire, et il aurait pu dire ces paroles qu'il attribue à De Gaulle : « C'est toujours la mort qui gagne ». Je ne crois pas qu'on ait toujours pensé ainsi.

On pourrait, dans l'optique de l'enquête que je propose, tracer un courant d'inspiration, à la fois homogène et disparate, qui va, pour la littérature française, de Baudelaire, de Rimbaud, de Nerval, de Lautréamont, Huysmans, en passant par les surréalistes, à des auteurs plus récents comme Artaud, Bataille, Céline, Michaux, Genêt. Beaucoup pensent que ces auteurs, plus ou moins maudits, travaillent pour le Mal : c'est qu'ils en ont une notion bien limitative, et du Bien aussi qui pour eux est tout entier et clairement défini par un catéchisme ou un autre. Or le Bien ni le Mal ne sont simples : le Bien des Américains, demandez aux Vietnamiens ce qu'ils en pensent ! Qui tranchera ?

Pour en revenir à la littérature, posons la question : l'apologie du Mal, qui me semble le propre de nombre d'écrivains d'aujourd'hui, ne sert-elle pas en dernière instance le Bien, précisément dans la mesure où cela contribue à secouer et à revivifier un Sacré désuet, décharné, inadapté, agonisant ? Satan serait ainsi l'agent double de Dieu, chargé de mission auprès des hommes chaque fois que Dieu sent son influence sur terre décliner. Certes, je trouve intéressante l'hypothèse qu'il n'y ait qu'un Dieu, bien que nous soyons en un siècle pluriel, relativiste, avec son corollaire : il y a autant de diables qu'il y a de dieux adverses. Mais je m'amuse davantage à l'idée qu'il pourrait n'y avoir

qu'un Diable, dont les manifestations sont certes multiples, diverses, mais qui est toujours chargé d'une mission unique, celle de recoller les pots cassés de tous nos Cieux, Olympes, Nirvanas, etc.

Est-ce que cette excursion dans les plates-bandes de Satan aurait quelque intérêt si on l'effectuait ici, au Québec ? Nous n'avons pas, je le crains, une bien grande tradition faustienne. Dans nos contes, peut-être ? Mais ils nous viennent de plus loin que nous. On pourrait toujours exhumer de poussiéreux livres comme *le Chercheur de trésors* d'Aubert de Gaspé fils : ça ne serait pas très concluant. J'accorderais cependant une attention toute particulière à un livre qu'on lit beaucoup ici, mais de travers, et qui est *Un homme et son péché* de Grignon. On a fait du héros, Séraphin Poudrier, le symbole de l'avare, et comme on dit en France un harpagon, on dit ici un séraphin. Or c'est aussi le nom d'un ange. Déchu, sans aucun doute, dans le roman de Grignon. On devrait prêter plus d'attention à sa passion qu'à l'homme, à son péché, à son amour de l'or. Les alchimistes savent que l'or est le métal divin par excellence. Séraphin Poudrier cependant est un usurpateur de Dieu, un mauvais métallurge, et le feu qu'il alimente à de mauvais desseins, à la fin l'éteindra. Que Séraphin Poudrier est Satan, je m'étonne que personne n'ait relevé cela. Il gagne son Enfer, tandis que les autres, autour de lui, plus banalement me semble-t-il, gagnent leur Ciel. Sans lui, que serait le Ciel ? Essayons d'imaginer la passion du Christ sans Judas !

Trois auteurs contemporains me viennent à l'esprit. Victor-Lévy Beaulieu, le premier et le moindre, a souvent maille à partir avec Satan, mais il se perd souvent dans ses propres labyrinthes ; il ne faut pas l'en blâmer, Satan étant plus fort qu'il ne semble, ce que les maîtres de Beaulieu savaient bien, ses maîtres, c'est-à-dire : Cervantès, Malcolm Lowry, Melville. Je pense encore à Jacques Ferron, dont il est arrivé à beaucoup de se méfier comme s'il était lui-même le Diable, ce qui a dû le faire rire, mais aussi s'interroger. Ferron est probablement l'écrivain québécois que le Diable ait le plus inspiré, étrange et effrayant compliment je le reconnais. Enfin, Réjean Ducharme. Il y a tant de choses louches dans ses livres et de révolte et de subversion qu'on devrait se demander d'où cela lui vient ; ou pourrait répondre qu'il tient son inspiration de Muses noires, inversées.

Car si le Sacré est le « tout autre » selon l'expression de Rudolf Otto, le profane est ce qui le mine constamment, malicieusement, perfidement. Avançons pour conclure provisoirement que, paradoxalement, *Satan est le dieu du profane*, et nombre d'écrivains, surtout des romanciers, ses suppôts inquiets — non ses fidèles, cela ne se peut pas, Satan ne le tolérerait pas, il est très susceptible et il ne faut surtout pas le contrarier.

EDMOND JABÈS

Qu'est-ce qu'un livre sacré ? Qu'est-ce qui confère au livre son caractère sacré ? Le sacré dépend-il de nous ? Un livre de savoir serait-il un livre sacré ? Non, puisque le savoir est humain.

Nous disons : dans ce livre, il y a la parole de Dieu, donc c'est un livre sacré. Mais n'est-ce pas nous-mêmes qui, cherchant à la révéler, formulons cette parole ? La parole de Dieu serait-elle cette parole silencieuse qui laisserait se rompre son silence en chacune des nôtres ?

Il n'y aurait ainsi pas plus de livres sacrés que de livres profanes ; il y aurait le Livre, mais quel Livre ? Le Livre absolu de Dieu, le Livre inaccompli de l'homme ?

Le Livre est à la fois présentation (il présente, se présente) et représentation : il reproduit, cherche à fixer. Mais Dieu n'a-t-il pas condamné toute représentation de lui-même ?

À partir de ces quelques questions, j'ai rédigé ce texte que je vous propose et que j'ai intitulé : « Du Livre au livre ».

Je m'excuse d'avance, c'est plus un texte qu'une communication ; donc il demande peut-être à être lu plus qu'entendu :

Et si l'interdit divin de la représentation se retrouvait aussi dans l'écriture, à la fois comme son implacable loi et sa part maudite ?

Et si le sacré, étant Parole de Dieu, n'était que le silence de nos paroles ?

Et si le profane, étant paroles émancipées, n'était que défi au silence divin ?

L'image serait, alors, à la parole ce que l'absence d'image est au silence.

Profane et sacré se verraient entraînés dans un inévitable face à face.

Écrire, sous le regard constant de Dieu, supposerait ne reproduire inlassablement que Sa Parole ; mais reproduire cette Parole n'est-ce pas, malgré soi, introduire l'image dans le texte ?

*

« Les vrais livres ne sont-ils que livres ? Ne sont-ils pas aussi la braise qui dort sous la cendre, comme les paroles des sages, selon Rabbi Eliezer ? », se demande Emmanuel Levinas.

Encore faut-il préciser, ici, de quels livres il s'agit. Qu'est-ce qu'un vrai livre ? Et y aurait-il de faux livres ?

Les vrais livres, nous dit Emmanuel Levinas, s'ils sont livres, ils sont aussi « braise sous la cendre ». Cet aussi signifierait-il que leur destin est de se consumer en consumant les autres jusqu'à n'être plus que la force même de cette consommation ? Comme si la consommation des autres livres, loin d'avoir raison de la sienne, lui donnait, au contraire, en la renouvelant, une vigueur à toute épreuve ?

Les vrais livres, alors, seraient-ils ceux qui continuent de mourir de la mort des autres ?

Mais, peut-être, la braise qui rougeoit sous la cendre n'est-elle que Parole du sage qui survit au livre ?

Les vrais livres, en ce cas, seraient ceux qui ont cessé d'être livres, pour n'être plus que Parole du livre sacrifié ; parole de ce sacrifice, portant le deuil d'un livre.

... deuil d'un livre qui ne serait, en somme, que le deuil d'un lieu. Mais le lieu c'est, également, Dieu à travers l'un de

ses innombrables noms.

À quel avenir est voué cette Parole sans lieu ?

En d'autres termes, aurait-il un avenir pour le sacré dont la Parole exemplaire échapperait à toute mainmise du lieu ?

S'il n'y a pas de lieu pour le sacré qui ne soit absence abyssale de lieu, qu'est-ce qu'un livre sacré ? Il ne pourrait être qu'à la mesure de cette Parole, n'être même que cette Parole, à la fois hors du temps et ancrée dans un temps qui s'emploierait en vain à la consumer, en se consumant et qui, par cet acte, lui octroierait son statut de parole audible, lisible.

Il y aurait ainsi, d'un côté une Parole sacrée, libre, souveraine et, de l'autre, un espace indéfini que l'homme s'appliquerait à circonscrire et qui serait, peut-être, le livre : livre profane, tributaire de nos vocables mais que leur proximité avec la Parole sacrée hisserait à hauteur de celle-ci.

Le livre serait, alors, l'entreprise humaine la plus audacieuse : celle qui aurait pour but de donner un lieu à une Parole unique, universelle — le sacré est impartageable — et qui permettrait aux vocables, groupés autour d'elle, de se dépasser dans la mort.

Le livre, dans cette hypothèse, serait antérieur à la Parole qui, elle-même étant d'abord Parole silencieuse, serait antérieure au livre qui la révèle. Parole du silence, entretenant ce silence au sein de toute parole : mais également Parole approchée, captée au tréfonds de ce silence qui serait, par un mystérieux retour aux origines, la virginité du livre.

Il y aurait donc deux livres en un. Le Livre qui est dans le livre — Livre sacré, austère, insaisissable — et le livre qui s'ouvre à notre curiosité ; ouvrage profane mais dont la transparence, par endroits, trahirait la présence du Livre enfoui en lui : limpidité, tout à coup, d'un vocable inspiré, si aérien, si ébloui, si avide de durée qu'il nous précipiterait, pour un bref moment, au cœur d'une éternité pressentie, blanche, nue ; celle du verbe divin dont le verbe, encombré de l'homme, serait l'écho désespéré.

« Peuple de prêtres », dans leur soumission au commandement de Yahvé, les juifs se reconnaissent dans une seule Parole : Parole sacrée, sainte ; la parole profane n'ayant pas droit de cité.

Bien qu'en langue hébraïque le sacré et le saint ne soient que le même mot, peut-on dire vraiment que le sacré soit le

saint ou vice-versa ?

Un même mot, certes ; mais comme une noix ouverte dont la partie gauche de la coquille, par exemple, serait le sacré et la partie droite, le saint et dont le fruit aurait la saveur du silence.

Ainsi le sacré serait moins le saint que la sacralisation d'un silence intériorisé, lourd de tous les silences et le saint, moins le sacré, que la sainteté du don.

Dieu mettrait-il, dans la bouche de l'homme, une parole profane ? L'homme, dans la bouche de Dieu, une parole sacrée ?

Ayant été la tranchante et définitive réponse, le sacré est muet. Il se situe avant et après la question.

L'écriture, interrogative jusque dans ses affirmations — et toujours en question — est notre faiblesse ; c'est pourquoi elle est du domaine du profane.

Rivé à l'instant, le dire étant parole de l'abolition de toute parole, l'absolu de l'écriture, considéré comme écriture du sacré, ne saurait être que le silence du dire.

Écriture d'un hors-temps, toujours *hors* et, cependant, lisible à travers le mot qu'elle transcende : une écriture outre donc et même outrée qui pèserait sur notre écriture de son poids indéterminé d'absence et qui permettrait à celle-ci d'affronter, chaque fois, ses limites dans sa propre dépendance à un illimité dont elle serait la misérable expression.

. . . dans sa dépendance, par conséquent, au silence qu'elle chercherait en vain à percer, non point pour le réduire, mais pour lui survivre.

Le trajet du livre au Livre absolu, silencieux — une parole immuable ne peut être que silencieuse — est celui de la parole personnalisée à la Parole impersonnelle : comme le trajet du Livre absolu au livre est celui de la Parole de feu à la parole en flammes.

Mais qui tracerait la frontière ?

Au commencement était le Tout et le Tout était le verbe sacré et le verbe sacré était l'infini silence qu'aucun bruit, aucun son, aucun souffle n'étaient venus troubler.

Une fois conçu par l'homme, le Tout s'abîma dans le Rien et le Rien était le vocable et le vocable était le livre et le livre était le trouble.

De ce trouble, connaissons-nous jamais l'étendue ?

L'acte d'écrire fait fi de toute distance. Élever l'éphémère — le profane — au rang du perdurable — le sacré — n'est-ce pas l'ambition de tout écrivain ?

Ainsi l'écriture, d'un ouvrage à l'autre, ne serait que l'effort des vocables d'épuiser le dire — l'instant — pour se réfugier dans l'indicible qui n'est pas ce qui ne peut être dit mais, au contraire, cela même qui ne dit plus que cette intimité, cette totalité indicibles.

Le profane et le sacré ne seraient, alors, que le prélude et le terme d'un même engagement : celui qui consiste, pour l'écrivain, à vivre l'écriture jusqu'au seuil du silence où elle l'abandonnera ; silence insoutenable d'où l'univers surpris émerge pour se perdre, à son tour, dans le vocable qui l'assume.

Si l'on admet que ce qui inquiète, agite, remet fébrilement en cause est, en principe, profane, on pourrait en déduire que, d'une certaine manière, le sacré, dans sa persistance dédaigneuse, serait d'une part ce qui nous fige en nous-même, une sorte de mort perpétrée de l'âme, et d'autre part, le décevant aboutissement du langage, le dernier vocable pétrifié.

Aussi, est-ce dans sa relation au profane et à travers lui, que le sacré se donne à éprouver, non plus comme sacré mais comme sacralisation du profane ivre de dépassement ; comme prolongement indéfini de la minute et non comme éternité étrangère à l'instant ; car la mort est l'affaire du temps.

N'est-ce pas, justement, par le truchement du mot impuissant à s'appropriier le dire, que l'éternité prend conscience de son incompatibilité avec le langage ?

Au Dieu invisible, il fallait un Nom imprononçable.

Écrire — être écrit — serait donc, sans que l'on s'en rende toujours compte, passer du visible — l'image, la figure, la représentation — dont la durée est celle d'une approche, à la non-visibilité, à la non-représentation contre lesquelles lutte, stoïque, l'objet ; de l'audible, dont la durée est celle d'une écoute, au silence où, docilement, viennent se noyer nos paroles ; de la pensée souveraine à la souveraineté de l'impensé, remords et suprême tourment du verbe.

Le sacré demeure l'inaperçu, le dissimulé, le protégé, l'ineffaçable ; c'est pourquoi écrire est aussi la tentative suicidaire d'assumer le vocable jusqu'à son ultime effacement, là où il cesse d'être vocable pour n'être plus que trace relevée — blessure —

d'une relation de l'homme avec la Création.

Passivité divine, irréductible silence face à l'imprévisible et périlleuse aventure du mot livré à lui-même.

Antérieur au profane, le sacré se présente comme un non-vécu fascinant et un vécu ponctuellement conduit à son apogée.

Postérieur au profane, il est, de toute limite, la démesure arbitraire qui la repousse sans cesse.

Sacré. Secret.

Le sacré se confondrait-il avec l'éternel secret de la vie et de la mort ?

Il y a un après-jour, une après-nuit auxquels jour et nuit sont invariablement confrontés.

Ils sont promesse d'aurore et certitude de prochain crépuscule. Vie et mort, profane et sacré, tels ciel et terre convaincus de former un même univers, s'y côtoient et s'y entremêlent.

L'interdit originaire de la figure confère à la non-représentation son caractère sacré. La langue de Dieu est langue d'absence. L'infini ne tolère aucun barrage, aucun mur.

Nous écrivons contre cet interdit, mais n'est-ce pas hélas pour nous heurter plus violemment à lui ? Le dire n'est jamais que défi à l'indicible et la pensée que dénonciation de l'impensé.

Au sein du livre, l'interdit de la figure frappe mortellement la parole humaine dans sa ressemblance avec la Parole divine.

Le livre sacré serait à lire, alors, à travers le refus, par Dieu, du livre de l'homme ; rejet qui préside à sa destruction. Écrire, dans le sillage ou à l'ombre du Livre absolu serait, à ce stade, accepter ce refus.

Le Livre de Dieu reste le Livre indécrypté dont le chiffre est cette rougeur vivante, parmi les cendres d'une vérité condamnée, qu'il nous incombe d'alimenter indéfiniment.

Écrire, dans cette proche distance, consisterait à recomposer, avec les mots du secret, un livre destiné à se fondre dans les marges et dont l'illisibilité provisoire permettrait, dans son manque, la lecture infinie des nôtres.

Un pan de ciel est dans chaque parcelle de terre et l'encre luit, parfois, d'une lumière plus intense que celle d'un éclatant matin.

Dieu a créé l'homme à Son image puis a effacé celle-ci en S'effaçant.

L'homme, n'ayant pas connu le visage de Dieu, ne connaî-

tra jamais, a fortiori, le sien. Il sait seulement la douleur de la perte. Il sait que ce qui passe pour être son visage n'est, au fond, que la nostalgie d'une absence de figure.

L'image de Dieu, ne serait-elle que celle d'un infini effacement ? L'image de l'homme, en ce cas, le serait aussi. Et leur ressemblance, celle que pourrait avoir une image absente avec une absence d'image ; ressemblance, en fin de compte, du Rien avec le Rien.

Chercher, en dépit de tout, à avoir un visage aura consisté donc, pour la créature, dans sa tenace volonté d'exister, à l'inventer.

Mais toute création est liée à une fraction de temps qui, privée de futur est, elle-même, effacement.

Alors quel est le visage que nous exhibons ? Ne serait-il que l'image d'une image revendiquée dont nous avons, à notre naissance hérité ?

Derrière elle il y a, sans doute, le vrai visage surgi de son effacement et perpétuellement effacé dans ses nouveaux traits : visage de sable, sculpté dans le sable.

Nous ne pouvons l'interroger qu'à partir du néant.

Le livre se ferme toujours sur un visage perdu.

débats

JACQUES FOLCH-RIBAS

Bien, alors, si vous désirez commencer les débats, je vous en prie, la parole est à vous !

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

J'ai une toute petite question à François Hébert et ensuite, j'enchaîne avec l'exposé de monsieur Jabès.

François, dans ton scénario policier, tu as dit : Dieu, ce n'est qu'un homme . . . — Non, le diable ! C'est moi qui fais le lapsus, mais vous pouvez le prendre tel quel ! Vous avez vu que depuis le début de la séance, on ne cesse pas de dire Dieu, Dieu, l'homme, l'homme, alors finalement ça revient au même, mon lapsus est tout à fait motivé. Donc, le diable n'est qu'un homme, tu dis, et c'est un agent double ; comment expliques-tu alors que les meilleurs agents doubles de la CIA sont devenus des femmes ?

FRANÇOIS HÉBERT

Comment j'explique . . . ?

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

Oui, tu dis que le diable, ce n'est qu'un homme, l'agent double de Dieu. Alors, je te dis : les meilleurs agents doubles de la CIA sont maintenant des femmes !

J'enchaîne avec ce problème, un des problèmes soulevés par monsieur Jabès. À moi, il me semble que le diable et le sacré, tels que définis, tels que glisés, sont tous les deux des inventions de l'homme.

Ça me paraît servir de caution à l'impuissance d'assumer et la loi et le pouvoir ; ce qui échappe à la loi va ou du côté du diable ou du côté de Dieu, tel que perçu dans le rôle de chargé de loi ou de « défaiseur » de loi, si je peux m'exprimer ainsi ; car le sacré — je ne parle pas du sacré diffus qui est partout, qui est en vous, qui est en moi, qui est dans cette pièce et qui peut être partout, je parle du sacré institué — ce sacré institué a partie liée avec le mythe, partie liée avec la codification des croyances et des conduites. Et le sacré institué m'apparaît être un corpus finalement de paroles et de gestes qui unifie des pouvoirs qu'il transcende, mais surtout qu'il *supporte*.

Si on pense qu'au dix-septième siècle, avec le pouvoir absolu, on a vu disparaître toutes les formes les plus extravagantes et les plus séditeuses du sacré sauvage qui s'exprimait dans des croyances parallèles comme la sorcellerie, et si on pense maintenant qu'avec la démocratie et l'espèce de dissémination du pouvoir, on voit réapparaître certaines formes de sacré sauvage, il me semble finalement que Dieu et le diable sont peut-être les agents doubles d'une loi qui se nomme en évitant de dire son lien avec le pouvoir — il serait superflu d'ajouter majoritaire.

La question de la CIA est reposée !

FRANÇOIS HÉBERT

Bien, quelle est la question ?

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

Tu dis que Dieu, ce n'est qu'un homme . . .

FRANÇOIS HÉBERT

Non, Satan !

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

Satan, oui ! J'y tiens ! Satan, ce n'est qu'un homme, tu dis que c'est l'agent double de Dieu, mais comment tu expliques que les meilleurs agents doubles de la CIA sont maintenant des femmes ?

FRANÇOIS HÉBERT

Comme dit Gilles Marcotte, il y a des diablesses !

EDMOND JABÈS

Écoutez, je veux bien répondre, mais je ne sais pas quoi finalement. Ce que j'ai essayé de faire dans ce texte, c'est de faire entrer le débat du sacré et du profane (qui, pour moi, est un débat complètement faux), *dans l'écriture* ; alors, j'ai pensé que les questions que je vous posais étaient des questions que tout écrivain finalement se pose !

Or, pour moi, qu'est-ce que c'est que le livre sacré ? Le livre sacré serait ce Livre peut-être mythique que nous portons en nous, que nous essayons de faire, que nous ne faisons jamais ; ce Livre qui serait le premier et le dernier à la fois, n'est-ce pas, le dernier parce qu'après lui, il n'y aurait plus de possibilité . . . Or, on parle de livre sacré, le sacré est impartageable et finalement, ces livres sacrés, c'est nous qui les écrivons ; enfin c'est l'homme qui les a écrits, alors, qu'est-ce qu'il fait, là ? Il va contre ce livre sacré en créant son propre livre, puisque ce livre sacré est un livre qui doit rester unique ; c'est là que l'interdit peut jouer, enfin, c'est là que je me suis situé dans ce débat.

Ces questions sont tout à fait des questions *d'écrivain*. J'ai essayé de regarder comment ça fonctionnait, évidemment, d'abord chez moi ; depuis longtemps, enfin depuis vingt ans, je suis arrivé au même livre et ce même livre, c'est la hantise du Livre !

TAHAR BEN JELLOUN

J'aimerais revenir un peu sur ce qu'a dit Naïm Kattan de la tradition poétique dans le monde arabe et islamique. C'est vrai que le monde arabe n'a pas de tradition romanesque et encore moins de tradition théâtrale ; les premiers romans dans le style occidental ont été écrits dans les années 20 au Caire. Ce serait intéressant justement de savoir pourquoi les arabes ont résisté à la forme romanesque ; pourquoi depuis toujours ils ont été beaucoup plus attirés par le conte, par la fable, et d'une manière exceptionnelle, par la poésie.

J'ai une petite explication, assez hasardeuse : je pense que jusqu'à ce moment-là, la mentalité orientale a été à l'abri de la psychologie et qu'elle n'a pas

cherché à s'expliquer, à s'analyser à travers une structure psychologique.

D'ailleurs, les quelques romans parus ces dernières décennies, au Caire, à Beyrouth ou en Irak, sont des romans la plupart du temps psychologues mais pas *psychologiques*, et qui essaient de reprendre une espèce d'itinéraire sauvage et assez aliéné.

Pourquoi, en fait, la véritable tradition de cette culture est-elle poétique ? Parce que — et là, je rejoins un peu le sujet de cette rencontre — c'est celle d'un peuple de parole ; et pas n'importe quelle parole, puisque le Coran a été révélé en tant que parole et non pas comme écrit, et révélé à quelqu'un qui était analphabète, qui ne savait ni lire ni écrire : le prophète Mahomet.

Bon, je passe sur les tractations et les problèmes qu'a posé la transcription du Coran, mais le peuple, le peuple musulman du Proche-Orient n'a pas perdu ce rapport privilégié avec la parole. Encore aujourd'hui, malgré toutes les déchirures, malgré tout le malaise, malgré tous les problèmes que connaît aujourd'hui cette région, la poésie reste éminemment populaire, et les poètes, qu'ils soient de style classique ou de style marginal, restent assez célébrés.

Mais ce qui est, à mon avis, en régression, c'est que les plus beaux textes de la poésie arabe antique (de loin les plus subversifs et les plus transgresseurs) sont impensables et absolument irrecevables dans le monde arabe d'aujourd'hui. Je pense à El Hallaj qui a été exécuté, qui a été mis en croix en l'an 822 à Bagdad, pour avoir dit : « Je suis la vérité ». Je pense à Donohès qui a écrit les textes les plus extraordinaires de liberté, d'audace sur l'amour, sur le vin dans une société islamique. . . Ces poètes restent toujours présents dans la mémoire collective, et je pense que le roman en tant qu'écriture, en tant que présence d'une pensée, de l'imaginaire, ne fera qu'un bref passage ; et même lorsqu'on écrit dans la langue des Français, nous restons — et je parle, à ce moment-là, en mon nom aussi — nous restons dans une situation très bizarre, puisque nous sommes cultivés et cultivés en français ; mais il y a quelque chose derrière nous qui parle et qui est cette espèce de tradition commune, cette mémoire collective qui, elle, résiste encore aux structures romanesques classiques. Voilà. Ce n'est pas une question que je posais à Naïm, mais juste quelques réflexions que j'ai ajoutées à sa phrase un peu rapide sur la tradition poétique.

JACQUES FOLCH-RIBAS

En vous écoutant — puisque personne semble vouloir enchaîner là-dessus — je me posais quand même une question sur le roman inexistant en Islam ; et je pensais simplement aux *Mille et une nuits*, qui m'apparaissent quand même comme étant une parole profane. Je pensais aussi à tous les contes que l'Occident, dans sa splendeur imbécile, n'est-ce pas, a jugé érotiques ; ce qu'on appelle les contes érotiques arabes qui sont tout de même, enfin je crois, je ne sais pas, tu vas me dire si je me trompe ou quoi, à la fois psychologiques et profanes. Comment les places-tu, dans cette littérature d'Islam, *Les Mille et une nuits* et les contes érotiques ? Parce que c'est pas vrai qu'il n'y a pas de psychologie, enfin, excuse-moi !

TAHAR BEN JELLOUN

Enfin, il faut que je m'explique un peu, parce que c'est quand même im-

portant. *Les Mille et une nuits*, par exemple, c'est une littérature qui n'est pas faite pour expliquer le fonctionnement d'un être, c'est fait pour le plaisir de raconter une histoire.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Mais c'est bourré de notations psychologiques sur l'être dont on parle.

TAHAR BEN JELLOUN

C'est au lecteur de la trouver, mais je pense que l'initiative...

JACQUES FOLCH-RIBAS

Je ne sais pas, tu sais mieux que moi !

TAHAR BEN JELLOUN

... la démarche est avant tout de conter, de raconter ; c'est ça. Une autre explication, c'est que l'individu, dans la société arabe, malheureusement ou heureusement, je ne sais pas, n'existe pas ; l'individu est complètement absent, sacrifié, il n'a pas d'existence.

NAÏM KATTAN

Je suis tout à fait d'accord avec Tahar Ben Jelloun sur ce qu'il dit. Je voudrais simplement ajouter que le mot Coran veut dire récit ; on ne peut pas lire le Coran, il faut le réciter, c'est-à-dire le chanter. C'est d'ailleurs la même chose pour la Bible en hébreu : il y a des règles de chant, on ne lit pas, on chante. Les deux textes sacrés sont des *paroles*.

Sur *les Mille et une nuits*, maintenant : *les Mille et une nuits* n'ont jamais été considérées comme un livre littéraire. Ce sont des contes populaires qui n'ont pas d'auteur, qui étaient une révolte en quelque sorte de profanes contre la littérature du sacré déjà inscrite par le Coran ; et je pense pas qu'il ait jamais été question — et là je suis d'accord avec Tahar Ben Jelloun — de psychologie. L'homme vivait selon la loi de Dieu, mais il vivait dans l'action ; ce n'était pas la conscience individuelle ou la conscience personnelle qui prévalait, mais l'action de la personne selon la loi (ou selon la transgression de la loi) divine.

JULIEN BIGRAS

Ce qui me frappe le plus, moi qui n'ai pas connu comme Naïm toute cette dimension si séculaire, ce qui me frappe, moi, c'est de remplacer par exemple l'effacement de l'image de Dieu par un autre mot (mais là c'est dangereux) l'effacement par exemple de la Mère ou celui des rapports uniques avec la Mère primitive ; je peux citer monsieur Jabès, qui dans *Le Retour au livre* rappelle une histoire qui l'obsède, celle d'une vieille dame octogénaire, sur son lit de mort, qui se met à parler une langue du tout début, une langue qu'elle avait perdue. . . Ce comportement qui l'obsède lui paraît illustrer le comportement du poète

qui, dans ses œuvres, parle comme il ne parle jamais. Et c'est là qu'il me frappe le plus et qu'il me rejoint le plus profondément : la psychologie ou le texte théorique psychologique ne rendra jamais compte du retour de ce sacré unique, de cette langue primordiale. L'homme de science psychologique ne peut pas faire autrement qu'essayer d'en rendre compte, mais jamais il n'y arrivera. Seul le poème le pourra, je pense : le poème — parce que le lieu dont il parle est unique. Seul le poème peut se rapprocher de l'unique, de l'origine, même si cette entreprise-là est suicidaire. Parce que dans la mesure ou tu réinstalles, ou tu récupères le langage de l'origine, tu fais une rupture ; tu assumes une coupure radicale, suicidaire.

Ce n'est pas une question, c'est un commentaire un peu sacrilège autour d'un texte que j'ai trouvé de toute beauté et que j'ai très hâte de lire et d'étudier à la loupe.

FRANÇOIS WAHL

Je suis d'abord profondément d'accord avec Edmond Jabès pour dire que les textes qui comptent sont des textes qui se referment autour d'un silence, d'une absence, et qui ne peuvent que dire ce qu'ils ne disent pas.

Ce qui m'a frappé, qui m'a fait question, c'est que la référence semblait sans cesse se porter vers un livre qui était là *avant* ; ça m'a d'abord inspiré une association un peu bizarre, mais que j'exprime telle qu'elle vient, et qui est une phrase de Jouhandeau : « Aimer toi et moi, c'est se souvenir ensemble de quelqu'un ».

Ensuite, ça m'a fait penser à une opposition avec la conception du sacré chez Bataille. Chez Bataille, le sacré ne va pas sans dépense, c'est à dire qu'il est en avant ; or dans ce que vous avez dit, il est profondément en arrière ; alors là, ça me pose le problème suivant : si on considère que le sacré et le profane sont antérieurs à la littérature, alors l'acte de la littérature est de retrouver ce sacré qui était là avant. Si on considère au contraire que le sacré et le profane sont purement intérieurs à la littérature, alors la littérature peut par la trouvaille d'une formule et par ce que j'appellerais pour ma part une dépense de signifiant, boucler quelque chose ; à ce moment-là surgit à l'intérieur d'elle-même le sacré, un sacré qui ne lui est pas antérieur, qui n'est pas le rappel d'un livre qui aurait été avant elle, mais au contraire un sacré qu'elle produit ; qu'elle produit, j'en suis bien conscient, comme un souvenir, mais un souvenir qui ne lui était pas antérieur.

Et si je pose cette question, c'est parce qu'elle me paraît enfin couper un axe, à savoir, est-ce que le débat sacré/profane est un débat qui renvoie disons *grosso modo* au religieux (et donc à quelque chose d'extérieur à la littérature), ou bien est-ce que ce n'est pas un débat complètement, comme je le crois, intérieur à la littérature, laquelle est susceptible de faire surgir proprement le sacré qui n'était pas avant elle, et qui n'est pas après elle, mais qui est *en* elle.

EDMOND JABÈS

Je pense que ce débat est dans l'écriture même. Parce que qu'est-ce que c'est que le sacré, finalement ! C'est nous qui sacralisons, c'est le profane qui sacralise ; il faut passer par le profane, parce que c'est le profane qui éprouve. Le

sacré, c'est quelque chose qui reste presque figé, quelque chose qui dépasse la parole ; c'est cet indicible qui contient tout ce qui n'a pas pu être dit mais qui est près d'être dit, si vous voulez. Le sacré, c'est peut-être le silence contre lequel toute parole se mesure, prend sa mesure.

Or, vous avez parlé de retour ; ce retour, c'est un passé d'oubli, c'est-à-dire qu'il y a une mémoire peut-être plus ancienne que les souvenirs, plus vieille que les souvenirs ; est-ce que c'est quelque chose que nous créons à mesure que nous pensons ou bien est-ce que c'est derrière nous ? C'est ça le problème.

FRANÇOIS WHAL

Je répondrai, quant à moi, que c'est avant que vous l'écriviez, mais que ça ne naît qu'au moment où vous l'avez écrit.

EDMOND JABÈS

Exactement. C'est là que ça se produit.

NICOLE BROSSARD

Entre la parole de Dieu et la parole de l'homme, je suis certaine qu'il y a quelque chose qui me concerne ; il y a quelques mots qui me conviennent et puis d'autres, bien sûr, que je suis forcée d'inventer dans une autre perspective. Lorsque le sacré englobe le profane, les mots sont en quelque sorte intouchables. Or, je veux toucher les mots puisque j'écris. Les mots sont alors comme des phares qui éclairent ; changer le mot est, dans l'ordre du sacré, toujours dangereux pour l'ordre, pour le pouvoir et pour le sacré lui-même, c'est-à-dire que ça se fait aux risques et périls de chacun. Or dans le profane — c'est-à-dire dans une société où le profane englobe toute la réalité — les mots deviennent presque sans conséquence ; et peut-être que cette dépense, parfois excessive, de signifiant devient pertinente pour renouer avec le sacré.

SEVERO SARDUY

Puisque je suis exceptionnellement en Extrême-Occident, j'aimerais déplacer brutalement le débat vers l'Extrême-Orient qui m'est beaucoup plus habituel, beaucoup plus familier, tout simplement pour dire une chose.

Il se peut que le sacré — c'est le nom de Georges Bataille que tu as prononcé, François, qui me fait penser à ça — il se peut que le sacré ne soit simplement que ce mouvement où l'opposition (ou la dichotomie, ou le binarisme) entre le sacré et le profane disparaît. Une famille qui se lève très tôt dans l'Orissa et qui se baigne dans une flaque d'eau, elle est en plein sacré, il n'y a plus de profane. Le profane a disparu parce que tout est assimilé dans l'espace du sacré. Le brahmanisme bien entendu connaît cette notion, mais surtout le bouddhisme. Une fois que la dichotomie est disparue, tout est sacré, mais tout est devenu un éclat de rire. Dieu est un éclat de rire ; lorsque le Maître dans un monastère zen vous a posé un koan (un koan est une question presque toujours idiote ou d'apparence banale, dont la solution prend parfois dix ans) la réponse, très souvent, est un éclat de rire.

Les koans les plus typiques sont par exemple : quel visage avais-tu avant de naître ? ou : comment applaudir avec une seule main ? ou : que fais-tu si tu trouves le Bouddha ? etc. Et la réponse est un éclat de rire. Ce rire, une fois disparue l'opposition dont je parlais, fait percevoir la réalité comme une fluorescence du vide — je souligne cette phrase — comme une métaphore du néant, comme cette pensée de Frege et de Lacan qui n'est qu'une façon de métaphoriser le zéro pour que la numérotation marche. Bref, le sacré ne serait pas antérieur ni opposé au profane, il serait tout simplement un produit du signifiant. Comme l'essence. Dieu serait en somme, pour le dire de façon très graphique, comme une espèce de gadget électronique qui nous fait communiquer tous sans que nous le sachions, en utilisant un code qui n'est pas le nôtre. Un gadget au centre de la communication totale : Dieu serait ça.

CHRISTIAN HUBIN

Je partagerais assez volontiers le sentiment de Severo Sarduy. J'avoue que ce qui m'a le plus frappé dans les communications que nous avons entendues tout à l'heure, c'est ce perpétuel mouvement dialectique des contraintes : le sacré, le profane ; le pouvoir de l'Église, le pouvoir de l'État ; Dieu, le diable. J'avoue que ça me paraît assez artificiel, et je pense qu'un poète comme René Char avait parfaitement raison de dire qu'il fallait avoir *en soi* un sacré ; ce par quoi il excluait d'office toutes les structures extérieures dont nous acceptons qu'elles représentent le sacré, structures auxquelles il sentait qu'il fallait substituer de toute urgence un mouvement personnel, une expérience personnelle.

Je suis persuadé que la poésie, par exemple, nous fait percevoir une fraction de seconde que ce qui nous paraissait du dernier des profanes — je reprends l'image du gadget de Severo Sarduy — peut devenir sacré la seconde suivante ; par conséquent — et c'est tout de même fondamental — le sacré et le profane sont des *sentiments*. Ils appartiennent à la sensibilité, que nous le voulions ou non.

C'est extrêmement fugitif, extrêmement versatile et extrêmement individuel, et dans la mesure où nous vivons tout de même la faillite (en tout cas en Occident) du religieux, il me paraît d'autant plus urgent de lui substituer un sacré qui soit une expérience vécue ; en quoi d'ailleurs la communication d'Edmond Jabès me paraît recouper ce que je dis. Je notais au vol qu'il disait ceci : « le sacré est sacralisation du profane ivre de dépassement ».

SEVERO SARDUY

Effectivement le sacré, en Occident, est devenu la religion ; et la religion, elle, est devenue une espèce de technologie du pouvoir : le sacré aboutit au pouvoir.

Pourquoi ? — Parce qu'il y a un lieu forclos dans l'expérience du sacré, forclos avec une volonté inouïe, qu'on peut appeler « le profane » ; et que ce profane forclos revient avec une violence totale *vers* le pouvoir : le pouvoir de secte, le pouvoir du gadget religieux, le pouvoir de la parole fétichisée en Dieu. . .

CHRISTIAN HUBIN

Mais ça, c'est du manichéisme dont nous n'avons que faire.

SEVERO SARDUY

Il y a tout de même en Occident de petits groupes de gens qui n'ont pas forclos ça, cette expérience. Mais contrairement au bouddhisme tibétain, contrairement à ce qu'on peut vivre dans n'importe quel temple bouddhiste du Tibet, ces expériences en Occident ne sont pas dans la religion, tout simplement parce que les occidentaux n'en sont pas là encore. Elles sont dans d'autres champs symboliques, dans la peinture parce qu'il y a tout de même Marcel Duchamp, et dans la musique parce que John Cage, à sa façon, et je suis en train de transposer, est un koan sonore.

Donc, il y a des *transgressions* de cette fétichisation du sacré dans les champs symboliques en Occident. Mais le bouddhisme lui n'est pas et n'a jamais été une religion, et il n'a absolument rien à voir avec l'idée de Dieu, ni avec le sacré, ni avec le profane. C'est pour ça qu'il n'y a pas de forclusion.

FRANÇOIS RICARD

Après le point de vue des psychanalystes et des poètes, je voudrais essayer d'exprimer le point de vue d'un humble prosateur en exposant tout simplement la manière dont je vois, moi, le problème à partir du dépliant qui nous a été donné, à partir de sa formulation. Je dois dire que je m'y attendais un peu, mais je suis étonné de ne pas avoir assisté encore à une véritable dénonciation du sacré. Le sacré est une tentation perpétuelle ; et à mon avis l'écriture, l'humble écriture, la prose — et j'insiste sur cette précision, la prose — serait plutôt une sorte de *résistance* au sacré.

Nicole Brossard disait tout à l'heure qu'il s'agissait de renouer avec le sacré ; je ne sais pas si j'ai très bien saisi, mais il me semble qu'au contraire — et c'est à mon avis tout ce qui sauve la littérature, tout ce qui la rend précieuse — elle est un moyen de nous sauver du sacré, un moyen de mettre un grain dans la machine.

François Hébert parlait du diable ; j'avoue que j'ai bien aimé ça aussi, sauf qu'il l'a appelé le grand négateur, il l'a appelé l'opposant fondamental, celui qui est en face de Dieu et qui d'ailleurs, à la fin de son exposé, ressemble un peu à Dieu. Il me semble qu'au contraire, Satan est plutôt le saboteur ; le diable, c'est celui qui est à côté, c'est celui qui me dit que quand j'écris, je n'écris pas le Livre, justement.

EDMOND JABÈS

Je crois que c'est un peu ce qu'on a essayé de dire. En fait, on n'écrit jamais le Livre, on écrit des livres, des livres qui veulent imiter ce Livre inimitable, unique, et qui est notre obsession ; donc, nous luttons contre ce Livre.

FRANÇOIS RICARD

Qui est notre obsession ou notre malheur.

EDMOND JABÈS

Eh oui, c'est ce que j'ai essayé un peu de dire là, enfin.

FRANÇOIS RICARD

D'ailleurs, vous avez aussi parlé dans votre texte de *trouble*.

EDMOND JABÈS

Oui, parce que le Livre, c'est un trouble. C'est, si vous voulez, ce qui vient troubler tout.

FRANÇOIS RICARD

Oui, je suis d'accord avec vous là-dessus.

YVON RIVARD

J'aimerais bien savoir si les éclats de rire qui répondent au Coran sont véritablement une réponse, ou au contraire, s'ils ne relancent pas une interrogation. Vous avez donné à entendre que ça répondait au Coran. . .

SEVERO SARDUY

Ah ! mais ce n'est pas n'importe quel rire, bien entendu. C'est un rire qui déconstruit quelque chose, qui démolit la suite logique de la pensée occidentale, qui va de la question à la réponse. Ce rire est au-delà de la dichotomie question – réponse, justement.

YVON RIVARD

Donc ça commence, ça ne se termine pas.

SEVERO SARDUY

Ah oui, je crois.

FRANÇOIS RICARD

À propos du rire, juste une minute, je voudrais renvoyer au chapitre du *Livre du rire et de l'oubli* où Kundera explique qu'il y a deux rires : le rire de Dieu et le rire de Satan !

SEVERO SARDUY

Lequel est le plus grand ?

HAÏM GOURI

Je voudrais poser une question à Olga. Vous parlez de la Révolution russe comme d'un désastre, un produit de la victoire du profane sur le sacré, une catastrophe culturelle. Je vous rappelle que dans *les Douze*, Alexander Blok compare les douze violons de la Révolution aux douze apôtres du christianisme, de Jésus-Christ. C'est-à-dire que pour lui, la Révolution russe est un événement historique qui dépasse le domaine sociologique et qui se présente disons, comme la naissance d'une nouvelle religion. Même chose avec André Malraux, dans *la Condition humaine*, quand il parle de Kyo, l'intellectuel qui est entré dans l'action révolutionnaire pour donner à chacune de ces fourmis affamées et abandonnées, perdues dans la misère, conscience de sa propre dignité. Dans les deux cas, il s'agit d'une dimension sacrée, d'une action qui cherche à sauver l'humanité. C'est un problème qui m'occupe beaucoup car je crois que dans la dialectique, dans ce mélange bizarre de sacré et de profane, on ne peut pas toujours vraiment tracer une ligne de démarcation.

OLGA ANDREYEV CARLISLE

Je n'ai pas voulu tracer une ligne de cette manière. Quand j'ai parlé de la profanation de la littérature russe, j'ai bien spécifié que je ne parlais pas des poètes de la Révolution ; certainement pas de Blok qui a cru que la Révolution apportait, n'est-ce pas, un avenir meilleur, ni même de Mandelstam qui a accueilli la Révolution comme un événement significatif et peut-être en partie positif. J'ai parlé du stade qui a suivi cette époque, quand Staline a pris le pouvoir, et qu'il a fait appel au Gorki de la dernière époque ; quand la littérature est devenue strictement socialiste, et que la peinture est devenue photographique. C'est dans ce stade-là qu'on peut parler d'une profanation, parce qu'il est certain que l'art de la Révolution a été fait avec un sentiment profond du sacré.

GEORGES BELMONT

Trois petites choses, simplement, à propos du diable, du Bon Dieu et de l'image humaine que nous nous en faisons. Je sais pas si vous connaissez le dernier livre d'Anthony Burgess, qui touche de très près à ce problème et qui me paraît, pour ma part, apporter une solution tout à fait humaine et tranquillisante à ce problème tel que nous le voyons habituellement. La clé du livre est l'histoire d'un pape de notre temps qui, se trouvant face à l'agonie d'un frère qu'il aime beaucoup, traverse la moitié du monde pour se rendre à son chevet où il se met en prière ; le frère meurt, mais un autre miracle a lieu dans la salle d'hôpital où il était : un enfant, qui était condamné, est sauvé. Cet enfant vivra, cet enfant créera une secte, et ce sera une secte suicidaire.

La seconde chose que je voulais dire concernant la littérature soviétique. Je suis passionné actuellement par ce qui se passe dans la littérature soviétique

intérieure (non pas extérieure : je dois vous dire que je suis un peu fatigué de la littérature soviétique extérieure et qu'un de ceux qui m'en ont le plus fatigué est précisément Soljenitzyne, parce que je n'aime pas cette espèce de virage religieux ou pseudo-religieux qu'il se donne) ; or il se passe un phénomène extrêmement curieux : deux auteurs soviétiques confirmés, deux auteurs d'une cinquantaine d'années, qui ne sont pas des inconnus là-bas, viennent de publier des ouvrages qui sont très stupéfiants, très très étonnants, parce qu'on n'y trouve aucune concession à la vie soviétique actuelle. On n'y trouve aucun faux-fuyant de critique politique, disons, et en revanche, on découvre l'expression d'une inquiétude métaphysique qui me paraît fondamentale et qui est celle du libre choix de l'homme. Le thème du libre arbitre réapparaît.

OLGA ANDREYEV CARLISLE

Quels sont les auteurs ?

GEORGES BELMONT

L'un s'appelle Antcharov et l'autre s'appelle Orlov. Et la chose m'a été confirmée, enfin, par un jeune auteur soviétique qui est passé en France, il y a deux ans, (et qui se tient complètement en dehors du groupe des dissidents, qui ne veut pas entendre parler de politique), qui m'a dit : « je suis passé parce qu'effectivement, il y a des choses que j'ai envie de dire et que je ne peux pas dire actuellement. Ce sont des choses *littéraires* que je ne peux pas dire ; elles n'ont rien de politique. Je ne veux pas me mêler de politique. » Et il me dit qu'il y a actuellement une espèce de renaissance, de liberté d'esprit que le régime a l'air de laisser passer...

OLGA ANDREYEV CARLISLE

Oui, ça confirme les choses qu'on lit et certaines des traductions, certains des livres qui viennent jusqu'à nous. Moi, je n'ai pas voulu faire d'opposition entre la littérature russe dissidente actuelle et la littérature soviétique. Je crois que ce que vous dites confirme non seulement le fait que la vitalité de la littérature russe a été telle qu'elle a survécu aux ingénieurs des armes dans son incarnation dissidente, mais en plus qu'il y a plusieurs écrivains qui touchent à des thèmes apparemment régionaux, des écrivains dits paysans, qui touchent aux questions spirituelles de façon un petit peu indirecte et qui sont certainement très doués.

GEORGES BELMONT

Mais là, j'ai été surpris ; dans le livre d'Antcharov et dans le livre d'Orlov, le problème est abordé, mon Dieu, presque aussi directement qu'il était abordé chez Bulgakov, par exemple.

La troisième chose que je voulais dire (c'est un problème capital, bien sûr : on en parle tout le temps !), c'était que le sacré a beaucoup plus d'importance que le diable et le Bon Dieu. Pour moi, le sacré est une chose qui n'a absolu-

ment rien à voir avec la religion, qui n'a rien de religieux. Je crois que les religions se sont servies du sacré ou qu'elles ont essayé de s'en servir pour en faire une utilisation à leur profit.

Je me suis souvent demandé si le sacré n'était pas une chose assez indéfinissable, une espèce de mémoire qui reposerait dans le silence et qui de temps en temps, comme ces pierres, vous savez, ces fameuses pierres qu'on trouvait en Afrique et qui emmagasinaient des tumultes et des rumeurs qu'elles rendaient de temps en temps, je me suis demandé donc si le sacré n'était pas en définitive comme une espèce de mémoire gigantesque, une mémoire des origines très probablement. Je crois que le mystère est là. Si nous arrivions à retrouver cette mémoire, ce serait beau ; mais le silence la garde, c'est certain.

PIERRETTE MICHELOUD

Je voulais juste dire quelques mots à propos de Satan parce qu'à mon sens, Satan n'est qu'un état de conscience, ou plutôt, d'inconscience. Au fond, c'est le manque d'amour, tout simplement ; c'est la force de compression face à la force d'expansion. C'est une force qui existe dans l'univers, mais je crois que plus on est égoïste, plus on est satanique.